

LES TROUPES FRANÇAISES ONT REPRIS ET DEGAGÉ CHATEAU-THIERRY

# EXCELSIOR

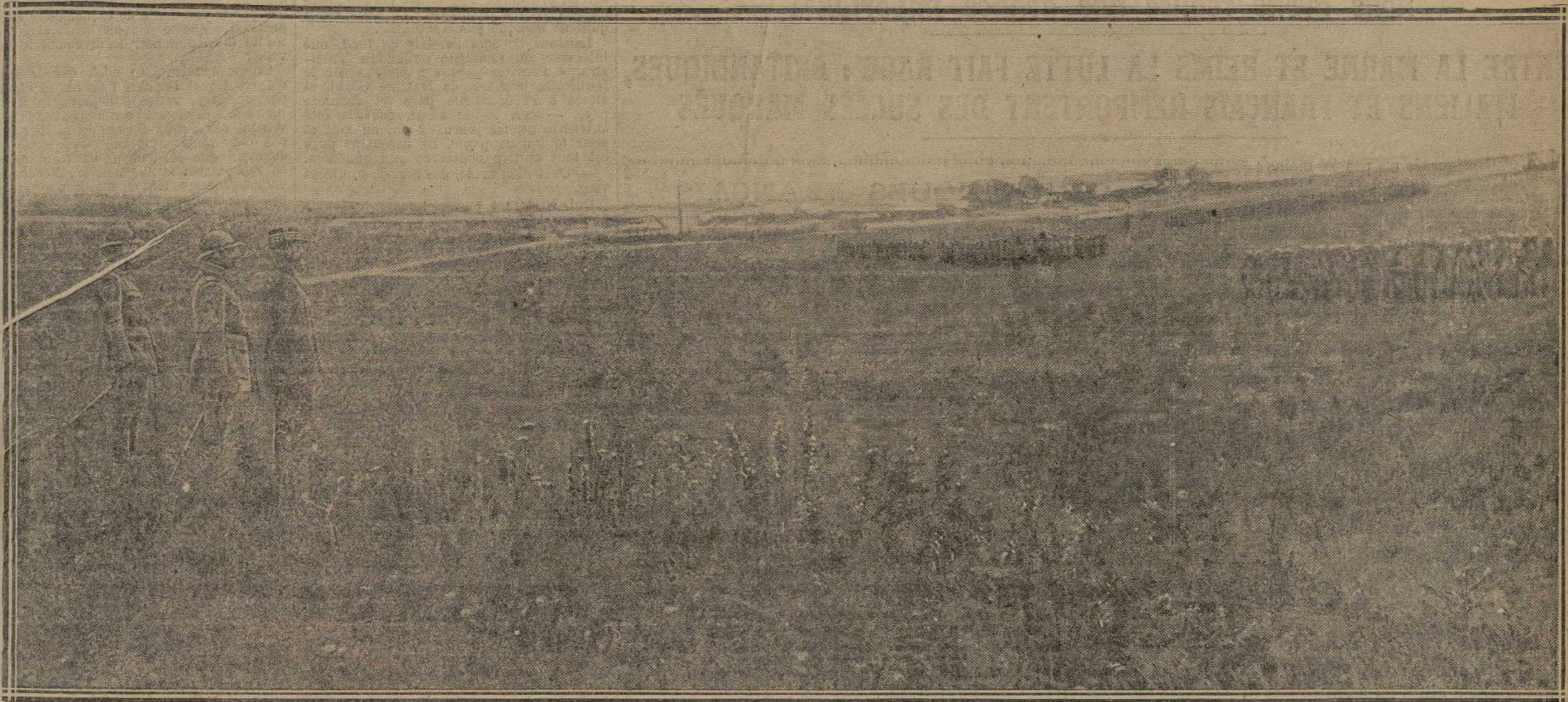
9<sup>e</sup> Année. — N° 2.862 — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Lundi  
**22**  
JUILLET  
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X<sup>e</sup>)  
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS  
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 38 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>o</sup> des Italiens. - Tél. : Gut. 12-45  
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

## LA GLORIEUSE DÉFENSIVE DU GÉNÉRAL GOURAUD DEVANT REIMS



LE GÉNÉRAL GOURAUD PASSE EN REVUE CELLES DE SES TROUPES QUI VONT PARTICIPER A LA BATAILLE



### APRÈS LA BATAILLE, LE GENERAL GOURAUD FELICITE CEUX DE SES SOLDATS QUI SE SONT SIGNALÉS

17<sup>e</sup> Reims à l'Argonne, l'armée du général Gouraud a brisé l'offensive allemande dès le premier jour de la bataille. Par la suite, l'ennemi a dû morceler ses attaques, qui ne lui ont valu qu'un surcroît de pertes sans aucun bénéfice. Dans un bel ordre d'

jour aux soldats américains et français de la 4<sup>e</sup> armée, le général Gouraud avait, dans une phrase sobre et lapidaire, nettement prévu le sort de ces combats alors qu'il disait : « Cet assaut, vous le briserez, et ce sera un beau jour. » Le beau jour est venu.



## LA DEUXIÈME VICTOIRE DE LA MARNE

CHATEAU-THIERRY EST REPRIS ET DÉGAGÉ  
L'ENNEMI RECOULE AU NORD DE LA MARNE

Entre l'Aisne et la Marne la bataille se poursuit, violente, dans des conditions favorables pour nous; au sud de l'Ourcq, nous avons réalisé une avance importante.

## ENTRE LA MARNE ET REIMS LA LUTTE FAIT RAGE : BRITANNIQUES, ITALIENS ET FRANÇAIS REMPORTENT DES SUCCÈS MARQUÉS

La dernière journée n'a pas été moins favorable à nos armes que les précédentes. Nous avons progressé sur toute la ligne de combat, c'est-à-dire sur les trois côtés inférieurs du trapèze Soissons - Château-Thierry - Dormans - Reims. La résistance de l'ennemi, partout vigoureuse, a été particulièrement acharnée vers le nord, dans les deux régions de Soissons et de Reims. Ce sont



LE GÉNÉRAL ALLEMAND VON BOEHM  
battu devant Château-Thierry

là, en effet, les deux parties les plus sensibles du front, car si un fléchissement s'y produisait la situation des troupes au sud de cet étranglement deviendrait très difficile, et leur retraite serait coupée.

Malgré leurs efforts, les Allemands ont dû nous céder encore du terrain, tant au sud de Soissons que dans la montagne de Reims. Au sud de Soissons, nous sommes arrivés à border sur toute sa longueur, jusqu'à Bézu, la route de Château-Thierry.

Notre progression a été particulièrement importante au sud de l'Ourcq, où nous avons dépassé la ligne La Croix-Grisolles.

Dans la montagne de Reims, nous avons progressé jusqu'aux abords de La Neuville, et enlevé les villages de Bouilly et de Sainte-Euphrasie, à l'ouest du bois de Reims. Des troupes britanniques ont brillamment participé à ces actions.

Sur la face sud, notre avance n'a pas été moins sensible et a amené la réoccupation de Château-Thierry, où l'ennemi avait pénétré le 1<sup>er</sup> juin. Les troupes américaines, qui luttent à côté des nôtres, se sont une fois de plus couvertes de gloire dans cette région. La ville a été largement dépassée au nord et à l'est : l'ennemi a été rejeté à plus de cinq kilomètres, sur la ligne Bézu-Mont-Saint-Père. Plus à l'est, les Allemands ont tenté vainement de nous empêcher de passer la Marne entre Fossey et Chartèves.

Ils sont donc partout réduits à la défensive, et n'ont d'autre dessein que d'enrayer notre progression et de couvrir leur retraite. Leur offensive, qui devait tout briser, se solde par une perte de terrain et par la perte, plus grave encore, de l'initiative. La forêt de Villers-Cotterêts est dégagée, la vallée de la Marne défendue, la route de Paris barrée. Tels sont les résultats acquis par nous, sept jours après le début de l'offensive allemande.

Jean VILLARS.

## PARMI LES BLESSÉS AMÉRICAINS

Des camions de la Croix-Rouge américaine ont sillonné au travers Paris hier, et les promeneurs ont salué avec émotion les premiers blessés américains qui seront soignés dans la capitale ou dans les organisations sanitaires de la périphérie. Et ces blessés, sur leurs civières suspendues, ont répondu à ce salut avec une bonne humeur confiante. La plupart ne sont que légèrement atteints. Ce sont des braves qui ont été victimes d'un accident et qui sont les premiers à dire : « Ne vous fâchez pas, ce ne sera rien. » La guerre a créé chez les combattants un stoïcisme souriant qui semble avoir pour but de calmer les inquiétudes de ceux qui regardent.

Nous avons vu au « Secours de guerre », dans le cadre surpeuplé de l'ancien séminaire de Saint-Sulpice, un certain nombre de ces blessés. Ils ont été reçus comme des frères par les réfugiés, les évacués, les permissionnaires des régions envahies, les sans-famille qui ont trouvé là beaucoup mieux qu'un refuge : un foyer.

Et des colloques rapides, émuants, se sont engagés entre gens qui ne peuvent se servir que de quelques mots pour exprimer des idées et échanger des impressions.

**LEÇONS** PAR CORRESPONDANCE **PIGIER**  
Rue de Rivoli 53, PARIS  
COMMERCE, COMPTABILITÉ, STENO DACTYLO, LANGUES, etc.  
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

## LES COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — CE MATIN, LES TROUPES FRANÇAISES SONT ENTRÉES DANS CHATEAU-THIERRY.

DES COMBATS VIOLENTS SONT EN COURS AU NORD ET AU SUD DE L'OURCQ ET ENTRE LA MARNE ET REIMS. MALGRÉ LA RÉSISTANCE ACHARNÉE DES ALLEMANDS, NOUS AVONS CONTINUÉ À PROGRESSER.

23 HEURES. — LA BATAILLE SE POURSUIT DANS DES CONDITIONS FAVORABLES SUR TOUT LE FRONT ENTRE LA MARNE ET L'AISE.

AU NORD DE L'OURCQ, NOS TROUPES, REFOULANT L'ENNEMI QUI S'EFFORCE D'ENRAYER NOTRE AVANCE, ONT PROGRESSÉ EN COMBATTANT DANS LA RÉGION NORD DE VILLEMONTAIRE.

PLUS AU SUD, NOUS PROGRESSONS À L'EST DE LA LIGNE PARCY-TIGNY-BILLY-SUR-OURCQ.

AU SUD DE L'OURCQ, NOUS AVONS RÉALISÉ UNE AVANCE IMPORTANTE AU DELÀ DE NEUILLY-SAINT-FRONT ET CONQUIS LES HAUTEURS À L'EST DE LA CROIX ET DE GRISOLLES.

SOUS LA DOUBLE PRESSION DES FORCES FRANCO-AMÉRICAINES OPÉRANT ENTRE OURCQ ET MARNE ET DES UNITES FRANÇAISES QUI ONT FRANCHI LA RIVIÈRE ENTRE FOSSEY ET CHARTÈVES, LES ALLEMANDS ONT ÉTÉ REJETÉS AU DELÀ DE LA LIGNE BEZU-SAINT-GERMAIN-MONT-SAINT-PÈRE.

CHATEAU-THIERRY EST LARGEMENT DÉGAGÉ AU NORD. ENTRE LA MARNE ET REIMS, UNE LUTTE EXTREMEMENT VIOLENTE S'EST DÉROULÉE TOUTE LA JOURNÉE. LES FRANCO-BRITANNIQUES, EN COLLABORATION AVEC DES TROUPES ITALIENNES, ATTAQUENT AVEC UNE ÉNERGIE INÉPUISABLE LES FORCES IMPORTANTES DE L'ENNEMI.

NOUS AVONS ENLEVÉ SAINT-EUPHRAISE ET BOUILLY ET RÉALISÉ DES GAINS DANS LA VALLÉE DE L'ARDRE, DANS LES BOIS DE COURTON ET DU ROY.

AU COURS DE CES ACTIONS, LES ANGLAIS ONT PRIS 4 CANONS ET FAIT 400 PRISONNIERS, DONT 11 OFFICIERS, PARMI LESQUELS DEUX CHEFS DE BATAILLON.

« Ah ! vous venez de tel endroit ? Comment avez-vous laissé le village ? J'ai des parents qui sont restés là-bas ! » Trois ou quatre Américains rassemblent les sons dont ils ont pu saisir le sens, et c'est le même effort collectif qui leur permet de donner des réponses aussi précises qu'on peut les souhaiter. Ils s'étonnent de trouver une ville — faite des débris de combien de cités ? — là où ils s'attendaient à ne trouver qu'un hôpital. Des enfants — de pauvres enfants qui connaissent la guerre à un âge où l'on n'a autour de soi que des jouets — leur tendent des mains chargées de fleurs. Lentement, les uns en boitant, les autres avec un bras en écharpe, ils gagnent les pièces que l'on a préparées pour eux avec coquetterie. Celui-ci, dont les vingt-trois ans en paraissent dix-huit, — blessé à la première attaque près de Soissons, ne se plaint pas de claudiquer, ayant eu la jambe droite traversée : il est si content d'avoir échappé par miracle à une blessure plus grave ! Et, pour montrer quelle fut sa chance, il a tiré de la pochette de sa valise un petit livre de prières dans lequel s'est logé un éclat d'obus qu'il n'a pas voulu retirer. Le projectile s'est arrêté sur l'image colorée du mont Sinaï, non sans avoir perforé une minuscule photographie. Il dit, un peu triste : « Le portrait de ma sœur », et nous sourit d'un air candide, sous son casque plus plat que la bourguignotte française.

Ces grands enfants, idéalistes et vaillants, prennent possession de leur lit, de leur linge de rechange, de leur pyjama et de leur paire de pantoufles pour s'adapter sur-le-champ à une vie nouvelle. Dans le dortoir dit « du Vieil-Armand », dans le dortoir « Notre-Dame-de-Lorette », des groupes se forment : on cause, on s'étonne d'avoir des cigarettes, on demande du feu, et l'on ne parle pas de la bataille parce qu'on n'en a que des souvenirs confus. Les infirmières américaines s'empressent, conseillent le repos, insistent auprès de quelques-uns pour qu'ils prennent le lit en attendant la visite du docteur.

Le directeur de cette immense organisation : M. Peltier ; le secrétaire général,

M. Lacôte, veillent à ce que rien ne laisse à désirer dans les détails. Et ils donnent l'exemple de l'ingéniosité et de la belle humeur. Ils ont mis à la disposition des blessés le jardin des enfants, où une piste de sable fin permet de surveiller les jeux des plus petits. « Et vous avez aussi une salle de jeux, une bibliothèque, des billards. Tous les soirs, théâtre, avec vingt minutes de cinéma. Nous porterons ceux qui ne peuvent pas marcher. »

Dans le jardin, les blessés de vingt ans fraternisent avec les petites victimes, dont quelques-unes n'ont que trois printemps. Là encore les uns et les autres cherchent leurs mots, et des rires ponctuent ces conversations puériles. L'atmosphère est douce. De grands murs et de petits arbres créent de l'ombre et un grand calme sans mélancolie. Et c'est une impression qui ne laisse pas de surprendre. Toutes les misères de la guerre sont ici représentées.

Cette œuvre, en douze nuits, a reçu trente mille réfugiés, lors de l'offensive qui nous menaçait ; elle en a vu défilér plus de deux cent mille depuis qu'elle offre une assistance immédiate à tous ceux qui en ont besoin. Mais il n'y a presque pas de tristesse dans un lieu qui fut si sévère de tout temps. Et l'on s'aperçoit, quand on observe les choses de plus près, que c'est à cause de l'enfance qui sème des rires et de la jeunesse blessée qui ne cesse pas de sourire. — ROGER VALBELLE.

## L'IMPRESSION CHEZ LES NEUTRES

AMSTERDAM, 21 juillet. — La victoire alliée a fait une profonde impression en Hollande.

Le Telegraaf dit :

« Tout est possible maintenant ; la capture de 400 canons frappera de consternation les Allemands. »

Le Handelsblad écrit :

« Le double succès des troupes franco-américaines ranime le courage français et remplit de joie les Américains, dont la jeune armée s'est montrée capable d'attaquer vigoureusement les Allemands. »

Le Tyd fait remarquer les grands avantages stratégiques remportés par le général Foch en quelques heures.

EN ÉCHANGE DE COMESTIBLES  
À TRIESTE ON OFFRE  
LES OBJETS LES PLUS VARIÉS

C'est par le moyen des petites annonces d'un grand quotidien que ce troc curieux est pratiqué.

Un de nos combattants a rapporté de l'armée d'Italie un document intéressant : c'est l'exemplaire d'un grand journal publié à Trieste en langue italienne, *Il Lavoratore* (Le Travailleur). Ce numéro, saisi sur un prisonnier autrichien, porte la date du mercredi 5 juin 1918 ; — vous voyez qu'il ne manque pas d'actualité.

Laissons de côté l'article de fond, une interview du socialiste hollandais Troelstra, « Pour la paix » ; passons sur le feuilleton, la *Mère*, de Maxime Gorki, et allons à la deuxième page et dernière page, — car, là-bas aussi, dans la cité autrichienne, les journaux ont en tout et pour tout deux pages. La deuxième page est tout entière consacrée aux annonces. — C'est bien aride, des annonces, direz-vous.

Oui, en temps normal ; mais en temps de guerre tout est à lire, tout est prétexte à réflexion. Donc, parmi ces colonnes d'annonces, deux sont consacrées à une rubrique intitulée *Scambi*, en bon français : les trocs, les échanges. J'y ai cueilli les propositions les plus étranges et les plus engageantes ; en voici quelques échantillons :

BOURRE en argent, à échanger contre des vivres. S'adresser au Lavoratore.

BEURRE cuit, à échanger contre du sucre, du cacao, des pommes de terre, des denrées alimentaires ou du fil.

CAFÉ (demi-kilo) ou GRAISSE (demi-kilo) contre farine jaune (maïs).

CAFÉ cru (demi-kilo) contre un kilo de beurre ou saindoux.

COSTUME DE BAIN pour dame, neuf, en tricot blanc et noir, pour 4 kilos de farine blanche.

COLS D'HOMME, 5 douzaines, presque neufs, à échanger contre des vivres.

CALEÇONS, presque neufs, contre huile d'olive ou farine blanche.

CHÈVRE avec son chevreau, 2 litres 1/2 de lait, à échanger contre denrées alimentaires.

FIL pour la machine à coudre contre pommes de terre.

GILET en piqué blanc, boutons celluloid, contre graisse ou sucre.

CALEÇONS en fil d'Ecosse pour un kilo de lard ou d'huile.

OMBRELLE neuve, soie changeante, contre riz, avoine ou haricots.

COMBIEN recevrai-je d'huile contre une ombrelle neuve en soie ? Via Boschello, 44.

BOTTINES ou escarpins blancs contre des vivres.

PARTITION pour piano de l'opéra la Favorita contre des bas blancs ou de l'argent.

TOILE très fine (2 m. 10) contre du sucre.

UNIFORME militaire neuf à échanger contre denrées alimentaires ou à vendre.

VÊTEMENT neuf de salon, noir, pour personne forte, étoffe très fine, contre graisse. Autre vêtement clair, taille moyenne, contre huile ou beurre.

PETIT VÊTEMENT en laine rouge pour fillette de 10 ans contre 3 kilos de sucre et 2 kilos de farine jaune.

VÊTEMENTS d'enfants, l'un en laine, l'autre en toile, gris, contre huile ou graisse.

SUCRE contre denrées alimentaires. Offres à « Amica ».

JE DONNERAIS DU SUCRE contre quatre boîtes de soie blanche et quatre de crème.

Ne faisons pas au lecteur français l'injure de broder des commentaires sur cette sèche mais éloquent nomenclature. Disons seulement que, dans tous les objets à échanger contre l'huile, le beurre, le sucre ou les denrées alimentaires, ce qui paraît manquer le plus, c'est l'argent, « le vil métal ». En faut-il conclure qu'il y aurait une crise de monnaie à Trieste ? Ou bien la cité, qui pleure son annexion à l'Autriche, ressemblerait-elle en ce moment à ces campements noirs auxquels les Européens apportent de la verroterie, de la bijouterie fautive ou de l'eau-de-vie en échange de l'ivoire, du caoutchouc, de la poudre d'or ou du bois de santal ?

Le Bourgeois gentilhomme s'extasie sur tout ce que contient d'inédit pour lui une simple lettre de l'alphabet. Il se serait encore bien plus étonné de ces annonces du *Lavoratore* triestin, beaucoup plus lourdes de suggestions qu'une lecture superficielle ne le pourrait faire croire.

Louis SCHNEIDER.

Le président Wilson adresse  
ses condoléances  
à M. Théodore Roosevelt

WASHINGTON, 20 juillet. — La mort de Quentin Roosevelt ayant été donnée comme certaine, de source allemande, le président Wilson a envoyé à M. Théodore Roosevelt un télégramme de condoléances.

L'ANCIEN TSAR NICOLAS II  
AURAIT ÉTÉ EXÉCUTÉ  
SANS AUTRE FORME DE PROCÈS

Prisonnier des bolcheviks à Ekaterinenbourg, il est « mort » dans des circonstances encore ignorées.

Les maximalistes eux-mêmes paraissent honteux des circonstances dans lesquelles Nicolas II a été, non pas même exécuté, mais assassiné. Est-ce vraiment au 16 juillet, comme ils le disent, que remonte sa mort ? N'est-elle pas antérieure, et n'est-ce pas par impossibilité de cacher cette « suppression » que le pouvoir bolcheviste s'est résolu à en annoncer tardivement la nouvelle ?

On se souvient, en effet, que le bruit, d'après lequel l'ancien tsar aurait été tué par un garde rouge a déjà couru il y a un mois. A ce moment commençait le mouvement des Tchéco-Slovaques et leur marche sur Samara. Il ne serait donc pas étonnant que les bolcheviks aient essayé de représenter faussement les Tchéco-Slovaques comme travaillant à une restauration monarchique. L'assassinat de Nicolas II ne serait donc que le signe de la détresse où se trouvent Lénine et Trotsky.

C'est ainsi que, sans jugement, ou après une parodie de jugement, aura disparu le souverain qui, pendant vingt-trois ans, a régné sur la Russie. Nous ne pouvons pas l'oublier, et l'histoire le retiendra : depuis le jour où il est monté sur le trône, en



LE TSAR NICOLAS II  
Une de ses dernières photographies

1894, jusqu'au jour de sa chute, Nicolas II est resté fidèle à l'alliance que lui avait léguée son père.

C'est la faiblesse de Nicolas II qui l'a perdu. Hélas ! ce tsar autocrate était timide, sans énergie, et, chef de 180 millions d'hommes, il n'était même pas le maître à son foyer. « Rois, gouvernez hardiment », disait Bossuet. Nicolas II n'a pas su avoir cette hardiesse. Des intentions généreuses, un caractère loyal, ce n'était pas assez pour conserver un empire.

Quel sera l'effet de la disparition de l'empereur, dans un moment où tout est incertain et remis en question en Russie, et où les Allemands eux-mêmes s'attendent à un « changement de scène » ? Il paraît difficile que l'assassinat de celui qui a si longtemps incarné tout ce que le nom de tsar représentait dans l'esprit des Russes ne produise pas une profonde impression.

Ce sanglant épisode de la révolution russe survient à une date critique. Qui sait s'il ne portera pas un coup dans les imaginations slaves, et si une période nouvelle ne datera pas de là ?

Jacques BAINVILLE.

Les biens des Romanof  
sont confisqués

BALE, 21 juillet. — Un télégramme de source allemande annonce que, par décret en date du 19 juillet, toutes les propriétés de l'ex-tsar et celles de tous les membres de l'ancienne famille impériale sont déclarées propriétés de la République russe. Sont inclus dans cette confiscation tous les dépôts de la famille de l'ex-tsar dans les banques russes et étrangères.

D'autre part, la *Diedneta* annonce, dans les termes ci-après, la mort de l'ex-tsar :

« Par ordre du conseil révolutionnaire du peuple, le tsar sanglant est heureusement décédé à Ekaterinenbourg. Vive la terreur rouge ! »

## Les nouveaux « as »

Pendant la bataille, nos as continuent à faire de bonne besogne et accumulent les victoires. C'est le sous-lieutenant Boyau qui abat un avion, le 14 juillet, et remporte depuis d'autres succès soumis à l'homologation ; c'est le capitaine de Turenne, qui abat un onzième avion, et c'est le sous-lieutenant Nuville qui prend place sur le palmarès.

Celui-ci a descendu son premier avion officiel le 24 septembre 1917. Le second suivit, le 12 mars 1918. Le troisième est du 12 avril, le quatrième du 22 mai. Puis c'est une remarquable série : 30 mai, 24 juin, 25 juin, 8, 10 et 14 juillet. On voit que, comme la plupart des nouveaux as, Nuville est allé vite en besogne.

Nombreux sont ses camarades qui, suivant son exemple, accomplissent des prodiges de vitesse et que nous aurons sous peu l'occasion de signaler.

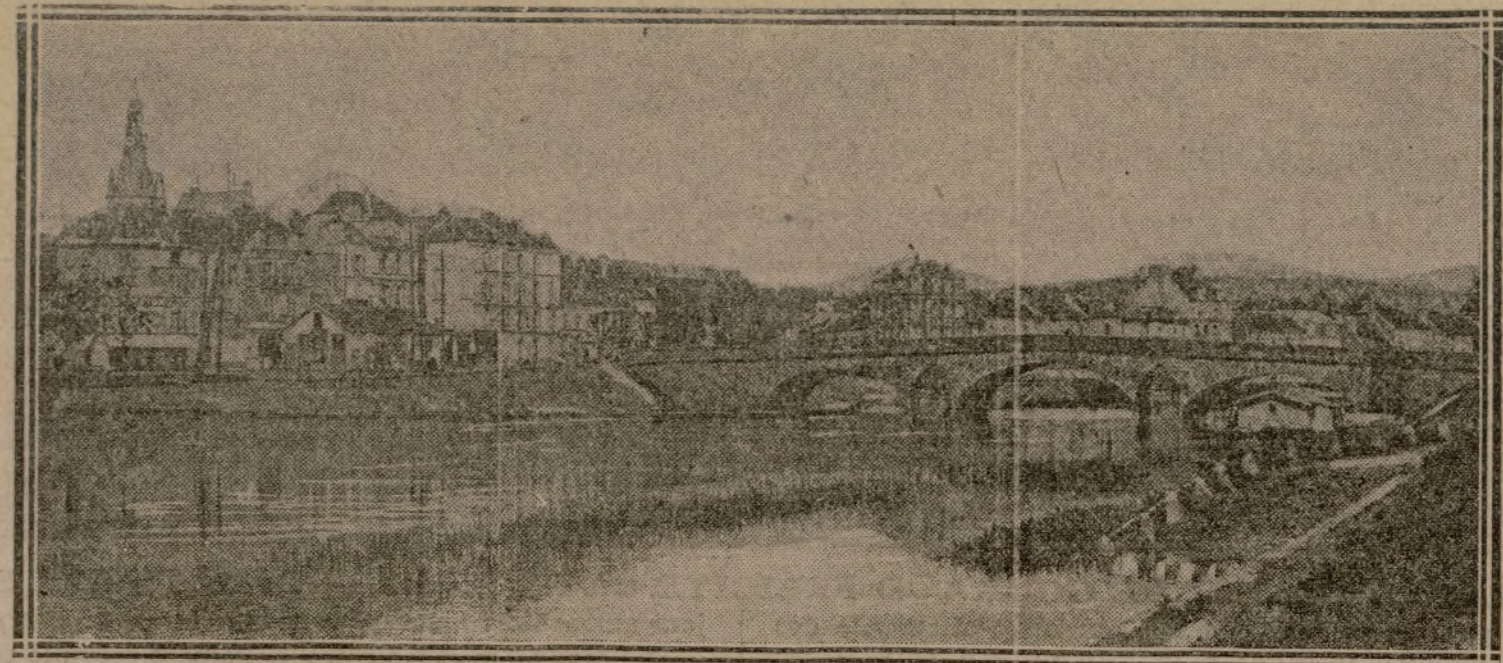
Mannheim bombardé  
à nouveau par avions

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Dans la nuit du 19 au 20 juillet, les escadrilles de bombardement ont attaqué à Mannheim les usines badouises d'aniline et de soude, les usines chimiques Lanz, les usines chimiques des frères Giulini et les docks.

Deux aérodromes ennemis, des trains et des routes servant aux transports ont été bombardés.

Un de nos appareils n'est pas rentré. Dans la journée nous avons attaqué les usines et les chemins de fer d'Offenbourg et d'Oberndorff. Nos formations ont été violemment attaquées. Trois de nos appareils ne sont pas rentrés.

Deux appareils ennemis sont tombés désemparés, un a été détruit.



LE PONT SUR LA MARNE À CHATEAU-THIERRY



## LES CONTES D'EXCELSIOR

### UN GAILLARD

PAR MAURICE LEVEL

— Comme ça, dit le lieutenant, tu as passé la nuit chez eux et tu leur as brûlé la politesse ?

— Mais oui, mon lieutenant.

— Ton nom ?

— Poulain ; 53<sup>e</sup> de ligne, 12<sup>e</sup> compagnie. L'officier, penché sur sa table, signait des papiers, feuilletait des notes, et le regardait de temps en temps. Dehors il pleuvait, une grosse pluie lourde et glacée de décembre, et le vent, par rafales, chassait l'eau sur les plaques de boue. L'officier posa sa plume et se tourna sur sa chaise.

— Alors, raconte-nous un peu ton histoire. As-tu soif ?

— Je boirais un coup, tout de même.

Il avala le contenu d'un quart qu'on lui tendait et s'essuya la bouche du revers de la main.

— C'est simple. Hier soir, vers les dix heures, on était avec Julot au poste d'écoute quand il nous sembla entendre du bruit. Je ne bouge pas ; Julot lève la tête : le temps de dire pan ! des Boches nous sautent dessus et nous enlèvent. Quand l'idée m'est venue de crier, c'était trop tard : on n'aurait rien entendu de chez nous, et on risquait seulement de se faire démolir tous les deux. Et puis, on nous chassait à coups de crosse, et on est tombé dans leurs tranchées. Pour un voyage rondement mené, on peut dire que c'était réussi ! Une fois là, on nous a conduits à des officiers qui nous ont interrogés. Mais, comme je ne suis pas un enfant, j'ai, autant dire, rien répondu, déroisant seulement des trucs sans importance.

— Tu es un malin.

— On est de Paris, mon lieutenant.

— Ensuite, une fois que tu leur avais raconté ton boniment ?

— Il y en a un qui a dit à un autre : " C'est "

" un ballot, il n'y a rien à en tirer. "

— Tu parles l'allemand ?

— J'en comprends des bouts, par-ci par-là. Mais, bien entendu, j'ai joué celui qui n'y pique que pouic, et comme ils ne se méfiaient pas, ils ont causé.

— Ah ! ah ! ça devient plus intéressant ; et qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— A ce que j'ai compris, ils causaient de l'attaque du 19, et qu'ils en avaient marre, vu qu'ils y ont laissé deux compagnies qu'on a relevées avec des hommes du landsturm, des vieux qui ne valent pas grand-chose. " Même que si ça se saurait chez les Français, " qu'a dit un gros capitaine, on ne manquerait pas de nous tomber sur le poil. "

— Tu m'as l'air de te débrouiller pas mal en allemand ?

— Peuh... Il y a des mots que c'est partout pareil : compagnie... bataillon... kapout... Avec ça et des gestes on se tire d'affaire pour deviner...

— Et, pendant ce temps-là, ton camarade, qu'est-ce qu'il faisait ?

— Je crois bien que le pauvre bougre...

— Et ensuite ?

— Ensuite ? On nous a laissés.

— Qui, vous ? puisque ton camarade ?

— Je veux dire moi, on m'a laissé... Je vous jure que c'est la vérité.

L'homme s'épongea le front et se tut une seconde.

— Qu'est-ce que tu as ?

— J'ai chaud... rapport au poêle... Ensuite ?... On m'a laissé dans la tranchée, donc, et les vieux landsturm se sont mis à fumer la pipe. Moi, j'avais mon plan. Sur les quatre ou cinq heures du matin, comme ils dormaient j'ai sauté sur le premier, je lui ai envoyé un coup de talon dans la figure, j'ai empoigné le parapet, et, sur le ventre, à travers le barbelé je me suis faufilé... Il faisait nuit noire ; comme ils lâchaient des fusées, je suis resté un moment sans bouger, sur le ventre, et puis je me suis remis à ramper au plus court. En retrouvant nos barbelés à nous, j'ai sifflé le refrain de la compagnie pour me faire reconnaître. Je croyais tomber sur mon régiment, mais, avec tous les détours qu'ils m'avaient fait faire dans leurs boyaux, je me suis trompé. Mais il n'y avait pas de bobo ! Un régiment de biffe ou un autre, c'est toujours pareil pourvu que ça soye du bleu horizon, n'est-ce pas ? A cette heure, mon lieutenant, si vous n'avez plus besoin de moi je vais tâcher de rejoindre le 53. Il ne doit pas être loin d'ici, et je me débrouillerai toujours. C'est bien lui qui est sur votre gauche ?

— Non. Ce sont les zouaves.

L'homme se gratta la tête.

— Ça, c'est plus embêtant ; parce que s'il faut que je recommence avec eux aussi à raconter mon histoire, je ne vais pas arriver chez nous pour la soupe ! Si ça serait un effet de votre bonté de me donner un sauf-conduit.

— Bien entendu. Ecrivez, fourrier ; tu t'appelles Poulain ?

— Poulain (Alfred), 53<sup>e</sup> d'infanterie, 12<sup>e</sup> compagnie.

— Alors, tu es avec le capitaine Chapelet ?

— Oui. Et le lieutenant Mercier, et le sous-lieutenant Biagne.

— Tiens, je croyais qu'il avait quitté le régiment ?

L'homme parut surpris ; l'officier poursuivit :

— Après tout, je me trompe peut-être...

— Je crois bien, dit l'homme.

Le fourrier donna un coup de tampon sur un papier ; le lieutenant le prit, le lut, signa en travers du cachet, et le tendit au soldat :

— Voilà. Avec ça on te laissera passer. Le jour se glissait, brouillé de pluie, par la porte entrouverte. Poulain frappa du pied pour détacher la boue de ses chaussures, prit la feuille, et, montrant sa capote trempée :

— Qu'est-ce qu'elle va me raconter, ma bonne, quand elle me verra comme ça !...

Il franchissait le seuil ; le lieutenant bailla :

— Quelle heure est-il ?

Poulain repoussa sa manche d'un petit coup de bras, regarda son poignet et répondit :

— Huit heures un quart, mon lieutenant.

Le lieutenant fit un geste identique, considérant l'homme une seconde et dit avec un drôle de sourire :

— Nous ne sommes pas d'accord, mon garçon. Ceci est l'heure de Berlin ; ici, nous avons l'heure de Paris, et à Paris il n'est guère que sept heures vingt.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, mon lieutenant, balbutia Poulain.

— Allons, dit le lieutenant en se levant, finissons-en : la plaisanterie a assez duré. Vous êtes Français comme moi je suis Boche. Vous êtes pris. Domage pour vous : c'était bien joué ! Mais vous avez eu tort de mal vous renseigner. Le 53<sup>e</sup> n'est plus en ligne depuis quatre jours. Mais quoi, on ne peut pas tout prévoir... Et puis, il ne suffit pas de chiper les pendules ; il faut encore les régler. Allons, fourrier, deux hommes, et empoignez-moi ce Boche !

Maurice LEVEL.

5 HEURES DU MATIN

# DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

## LES FÉLICITATIONS DU GOUVERNEMENT AU GÉNÉRAL EN CHEF ET A SES TROUPES

**M. Clemenceau a passé la journée sur le front de bataille et visité Château-Thierry aussitôt après l'entrée de nos vaillants soldats.**

Le président du Conseil, accompagné de M. René Renoult, président de la commission de l'armée de la Chambre, a passé la journée de dimanche sur le front de bataille au milieu des troupes.

Parti samedi soir de Paris, M. Clemenceau a tenu à aller voir et féliciter le général en chef et les commandants d'armée qui viennent de remporter la deuxième victoire de la Marne, et les combattants français, américains, anglais et italiens, dont la vaillance a triomphé de l'ennemi. Chez tous il a constaté un moral admirable, exalté par la victoire, et un entrain endiable dans la poursuite de l'ennemi.

Au cours de sa tournée, le président du Conseil, apprenant que Château-Thierry venait d'être repris de haute lutte, a voulu constater par lui-même l'état de la valeureuse cité champenoise, encore toute chaude de la bataille.

Durant cette visite émue, M. Clemenceau et M. René Renoult ont parcouru les principales artères de la ville encombrées des ruines, des débris et des cadavres qui marquent le passage des barbares et l'intensité du combat. Mais le cœur est malgré tout réconforté de la visite symbolique du chef du gouvernement dans ce coin de vieille France recouvrée, et par l'allant plein de promesses des unités françaises et américaines montant vers la bataille.

Le président du Conseil est rentré dans la soirée à Paris.

## LES AMÉRICAINS REMPORTENT DE NOUVEAUX SUCCÈS

OFFICIEL AMÉRICAIN, 21 juillet. — Entre l'Aisne et la Marne, nos troupes ont remporté aujourd'hui de nouveaux succès.

Avec un élan et une vigueur inlassables, elles ont de nouveau obligé l'ennemi à abandonner des positions durement disputées.

Au cours des combats livrés ces jours derniers, nos divisions ont capturé plus de six mille prisonniers, plus de cent canons, un grand nombre de mortiers de tranchées et de mitrailleuses.

## L'EMBARRAS DU COMMUNIQUE ALLEMAND

ZURICH, 21 juillet. — Le communiqué allemand de cet après-midi présente la contre-offensive franco-américaine et ses résultats d'une façon absolument fantaisiste. Voici, suivant l'état-major impérial, quelle serait la situation respective des armées en présence :

Groupe d'armées du kronprinz. — Entre Aisne et Marne, l'ennemi a essayé, hier, en mettant en ligne de nouvelles divisions, de forcer la décision de la bataille. L'ennemi a été repoussé.

Après deux jours de durs combats, la force offensive de nos troupes s'est de nouveau fait sentir hier, dans toute sa vigueur, au cours de contre-attaques ; elle s'est adaptée aux méthodes d'attaque de l'adversaire basées sur la mise en ligne de tanks, en renonçant à faire une préparation d'artillerie, et qui nous ont surpris au début.

La journée de combat d'hier peut être qualifiée, en ce qui concerne les hauts faits du commandement et des troupes et son issue victorieuse, aux grands succès militaires obtenus précédemment dans cette région de combat.

Sur les hauteurs au sud-ouest de Soissons, les attaques ennemies dirigées contre la ville après un très violent feu roulant se sont brisées. Précédée par des tanks, l'infanterie ennemie a attaqué jusqu'à sept reprises sur la route de Soissons à Château-Thierry. Au nord de l'Oureq, au nord-ouest d'Hartennes, l'assaut ennemi était brisé complètement avant d'avoir atteint nos lignes. Au sud-ouest d'Hartennes, nous avons rejeté dans une contre-attaque l'ennemi qui s'avancait à l'assaut. Ses masses compactes qui, à cet endroit, refoulaient vers l'arrière ont été prises avec efficacité sous le feu de destruction de notre artillerie, de notre infanterie, de nos mitrailleuses, et massacrées. Au sud de l'Oureq également, notre contre-attaque a brisé l'assaut ennemi.

Au nord-ouest de Château-Thierry, les régiments toujours réattaqués en vain au cours des dernières semaines ont, hier, également tenu victorieusement contre de multiples et violentes attaques des Américains. Ceux-ci ont éprouvé, à cet endroit

particulièrement, de lourdes pertes. Dans la nuit, nous avons, sans être troublés par l'ennemi, reporté notre défense sur le terrain situé au nord-est de Château-Thierry.

Sur la rive sud de la Marne, l'ennemi a exécuté hier matin, après une préparation d'artillerie de quatre heures, sous une protection de feu dense et avec de nombreux tanks, contre les positions que nous avions évacuées la nuit précédente, des attaques locales qui se sont usées contre des positions vides. Le tir de notre artillerie, en position sur la rive nord et en partie flanking, a causé des pertes à l'ennemi.

Au sud de Reims également, l'ennemi a mis en ligne des forces importantes pour attaquer les positions que nous avions conquises entre la Marne et au nord de l'Ardre. Ici, les Anglais étaient venus en aide aux Français et aux Italiens. Ces attaques ont échoué sous notre feu et après des contre-attaques, avec de lourdes pertes pour l'adversaire.

Nos aviateurs de combat ont attaqué avec succès, à plusieurs reprises, avec leurs mitrailleuses et à coups de bombes, au cours du combat, l'infanterie assaillante, ainsi que des rassemblements de tanks et des colonnes de troupes.

## Comment est mort l'aviateur Roosevelt

AMSTERDAM, 21 juillet. — Le correspondant de l'agence officielle allemande au grand quartier général, décrivant la mort du fils de M. Roosevelt, dit :

« Une escadrille américaine, composée de douze aviateurs, essayait de forcer les défenses aériennes allemandes au-dessus de la Marne, et, dans la violente lutte qui s'ensuivit contre sept appareils allemands, un Américain, en particulier, répéta ses attaques avec opiniâtreté. »

La lutte se termina par un duel entre lui et un sous-officier allemand, nommé Grepper, qui, après un court combat, réussit à bien viser son brave mais inexpérimenté adversaire, dont l'appareil tomba, après quelques coups de feu, près du village de Champy, à dix kilomètres au nord de la Marne. L'Américain, qui fut reconnu, était le lieutenant Quentin Roosevelt. Il avait été tué par deux balles à la tête et fut enlerré avec les honneurs militaires, à l'endroit où il était tombé. »

## Un grand discours de M. Balfour

LONDRES, 21 juillet. — A l'occasion de la Fête nationale belge, M. Balfour a prononcé, au Central Hall, un grand discours.

Il a dit notamment :

« Il importe que nous n'oublions jamais le mépris profond de l'Allemagne pour les traités. »

Le comte Hertling a déclaré adhérer aux propositions du président Wilson, suivant lesquelles, notamment, les populations ne devraient pas servir d'objet d'échange ; or, le comte Hertling a déclaré, ces jours-ci, que la Belgique sert seulement de gage pour les négociations futures. Que signifie cela ?

Cela signifie qu'après avoir attaqué la Belgique sans provocation, l'avoire conquise sans miséricorde et privée de toute liberté, l'Allemagne est prête à y renoncer, à la condition qu'on lui donne quelque autre territoire dans lequel les Allemands puissent pratiquer leurs talents naturels et particuliers et opprimer quelque autre partie de l'Europe.

« Les Belges ont donné au monde un exemple de courage, de constance et de vertu dont l'humanité leur sera reconnaissante. »

## A la Fédération socialiste de la Seine

La Fédération socialiste de la Seine s'est réunie hier afin de désigner, pour chacune des tendances, les délégués au Conseil national qui se tiendra dimanche prochain.

Le vote sur les motions a donné les résultats suivants, qui font augurer des discussions mouvementées :

Kienthalien, 885 voix, 1 délégué ; centristes (motion amendée), 1.077 voix, 2 délégués ; centristes, 2.191 voix, 3 délégués ; minoritaires, 6.099 voix, 10 délégués.

# LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

## Front britannique

(21 juillet.) — 13 HEURES. — Nous avons capturé quelques prisonniers et des mitrailleuses pendant la nuit, au cours de raids et de rencontres de patrouilles au sud-ouest de La Bassée et dans les secteurs de Merville et de Duckebusch.

En dehors de l'activité réciproque de l'artillerie en différents points, rien d'autre à signaler sur le front britannique.

(21 juillet.) — 22 HEURES. — Rien d'un intérêt spécial à signaler.

## Front belge

(21 juillet.) — Activité moyenne de l'artillerie des deux derniers jours. Le sous-lieutenant Coppens a abattu deux ballons ennemis, l'un le 19 au soir, l'autre le 20 au matin (16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> victoires). Un avion a été abattu par l'artillerie antiaérienne.

## Front italien

(21 juillet.) — Dans la soirée du 20, des détachements britanniques ont exécuté un coup de main bien réussi au sud-ouest d'Asiago, infligeant des pertes à l'adversaire et capturant 14 hommes de troupe.

Hier, à l'aube, nos patrouilles ont fait irruption dans les positions ennemies sur le mont Asolone, capturant 15 prisonniers et une mitrailleuse.

## LA 56<sup>e</sup> VICTOIRE DU LIEUTENANT FONCK

**L'héroïque aviateur a descendu sept appareils ennemis en quatre jours.**

(OFFICIEL.) — Dans la journée du 20, les orages et les nuages bas ont contrarié le travail de notre aviation. Néanmoins, nos équipages ont pris l'air : onze avions allemands ont été abattus. Les bombardiers franco-britanniques ont effectué plusieurs expéditions dans la zone de bataille. Six tonnes de projectiles ont été jetées sur les bivouacs, les convois et les concentrations de l'ennemi.

Le sous-lieutenant Fonck a abattu deux avions allemands le 16 juillet, deux le 18, trois le 19, soit sept avions en quatre jours. Six de ces appareils ont été descendus en flammes. Le chiffre total des appareils abattus jusqu'à ce jour par ce pilote et officiellement homologués s'élève à cinquante-six.

## Les avions anglais bombardent Tondern

(OFFICIEL BRITANNIQUE.) — Un détachement de la grande flotte, opérant le 19 juillet sur la côte du Jutland, a transporté des avions qui ont bombardé les hangars à zeppelins de Tondern (Sleswig).

Un double hangar a été complètement détruit au cours d'une première attaque.

Une deuxième attaque a suivi, et un grand hangar a été aperçu, ayant une brèche énorme. Un second hangar a été attaqué, contre lequel on a obtenu des coups directs ; mais il a été impossible de vérifier si la destruction était complète, en raison de la fumée et à cause du violent feu des défenses ennemies.

Quatre de nos appareils ne sont pas revenus, mais on sait que trois d'entre eux ont atterri en Danemark.

## 17 avions ennemis descendus par les Anglais

(OFFICIEL BRITANNIQUE.) — Le 20 juillet, sauf le matin de bonne heure, le temps ne s'est pas encore montré propice pour le travail de photographie et de reconnaissance à longue distance. Cela n'a pas empêché nos aviateurs d'effectuer des bombardements et des reconnaissances à courte distance, ainsi que des réglages d'artillerie pendant toute la journée.

Nous avons jeté dix-huit tonnes de bombes sur divers objectifs, entre autres les voies ferrées de Courtrai et de Lille, les docks de Bruges, trois importants dépôts de munitions et des cantonnements ennemis sur différents points du front.

Les combats furent un peu plus nombreux que les jours précédents. Quatorze appareils ennemis ont été abattus, trois autres descendus désemparés, et trois ballons d'observation détruits. Sept de nos appareils ne sont pas rentrés.

## M. Trotsky fait surveiller les officiers alliés

LONDRES, 21 juillet. — Le radiotélégramme suivant a été publié par le gouvernement russe :

« En raison du débarquement des détachements français et anglais sur la côte normande et de la franche participation d'officiers français avec les mutins contre-révolutionnaires, avec « les Tcheco-Slovaques vendus », j'ordonne à toutes les institutions militaires et aux soldats de ne pas accorder leur aide aux officiers de terre et de mer anglais et français, de ne pas leur permettre d'aller d'une ville à l'autre et de surveiller attentivement tous leurs actes. »

« Signé : TROTSKY. »

## Le Honduras en guerre avec l'Allemagne

TEGUCIGALPA, 21 juillet. — Le gouvernement de Honduras a décidé que l'état de guerre existe avec l'Allemagne.

## NOUVELLES BREVES

— On apprend d'Hanoi que M. Albert Sarraut, gouverneur général de l'Indochine, a été victime d'un assez grave accident d'automobile, au cours d'une tournée d'inspection. Son état n'inspire aucune inquiétude.

— Une dépêche d'Athènes annonce l'arrivée en cette ville de M. Athos Romanos, ministre de Grèce à Paris, qui a obtenu un congé.

— Le roi d'Espagne a conféré la grand-croix de l'ordre de St-Alphonse XII au peintre français M. Léon Bonnaud.

## LA BELGIQUE A CÉLÉBRÉ LE 88<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE SON INDEPENDANCE

**Le général Léman, l'héroïque défenseur de Liège, est reçu solennellement à Sainte-Adresse.**

Au foyer de la France, les Belges ont célébré, hier, leur fête nationale, et, ardemment, la France s'y est associée. Les glorieuses couleurs qui furent les premières dans la mêlée sanglante ont pavé nos monuments, et une unanime pensée d'amour et d'espoir, alimentée par nos communiqués de victoire, est allée, dans ce jour anniversaire, à l'héroïque Belgique et à ses souverains bien-aimés.

Hier matin, à dix heures, en l'honneur de la fête nationale belge, un service solennel a été célébré, rue de Charonne, à l'église de la Mission belge, somptueusement parée d'oriflammes et de drapeaux de toutes les nations alliées. Le président de la République s'y est fait représenter par le lieutenant-colonel Bonel, le ministre des Affaires étrangères par M. Maxime Dubail, et l'archevêque de Paris par M. le vicaire général Thomas.

L'après-midi, ce fut, à Versailles, grande fête, avec l'air, presque, dans les jardins du parc, fleuris de claires toilettes, d'une kermesse des temps heureux. Elle avait été organisée, au profit des œuvres belges, sous le haut patronage de M. Lafferre, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ; du lieutenant général de Ceuninck, ministre de la Guerre de Belgique, et du baron de Gaiffier d'Hestroy.

Toutes les musiques alliées jouèrent, sous les ombrages, des airs joyeux et furent vigoureusement applaudies, tandis que, d'autre part, la foule s'intéressait aux exercices disciplinés de nos chiens de guerre et aux fanfares des trompes de chasse. Puis M. Allard, de l'Opéra-Comique, chanta la Marseillaise, et M. Florian, de la Monnaie, la Brabançonne. Les hymnes furent écoutés religieusement et salués d'acclamations et de vivats.

## A SAINTE-ADRESSE

LE HAVRE, 21 juillet. — Pour donner plus d'éclat et un sens plus patriotique à la fête nationale, le gouvernement belge a reçu solennellement, à Sainte-Adresse, le général Léman, dont le nom illumine les premières heures de cette guerre.

Le drapeau du 11<sup>e</sup> régiment de ligne était à l'honneur, à côté du glorieux drapeau de Liège, une compagnie du 9<sup>e</sup> de ligne, du 11<sup>e</sup> de ligne, du 12<sup>e</sup> de ligne, l'état-major d'un bataillon du 9<sup>e</sup> de ligne, la musique du 12<sup>e</sup> de ligne, qui participèrent à la défense de Liège, assistaient à la cérémonie.

Les Alliés étaient représentés par une compagnie de l'armée française, une compagnie de l'armée anglaise, une compagnie de l'armée américaine, une section de fusiliers-marins américains.

## EN AMÉRIQUE

NEW-YORK, 21 juillet. — La fête nationale belge a été célébrée dans la capitale des Etats-Unis et dans toutes les villes américaines possédant des colonies belges. A New-York, une imposante cérémonie a eu lieu au stade du Collège municipal.

## LES RÉSULTATS SPORTIFS

### CYCLISME

Au Parc des Princes. — Résultats : Prix d'Encouragement (2.000 m. scratch). — 1. Moreau, 2. Delaragaz, 3. Guin. Prix de Madison Square (1.333 m.). — Séries gagnées par H. Ménager, H. Martin, bey, Trouvé, Simonon, Deschamps, Chassot et N. L. Final : 1. Trouvé, 2. Simonon, 3. Morel, 4. H. Martin. Handicap du Demi-Mille (1.804 m.). — Final : 1. Margaron (4<sup>e</sup> m.) ; 2. H. Martin (scratch), 3. Trouvé. Tentative de record (sur 100 m., départ arrêté). — Meilleurs temps : Veillet et Thuau, ex-æquo 10<sup>e</sup> s. 3/5.

La Route d'Or (100 kil. derrière motos). — 1. Séries, en 1 h. 15 m. 25 s. 2/5 ; 2. Elie, en 24 tours ; 3. Miquel, à 33 tours ; 4. Colombatto (tombé) ; 5. Léon Didier.

Le Circuit de Saint-Cyr. — Organisé par l'Helvétia Club Parisien, sous les règlements de la Société des courses, cette épreuve avait réuni 73 partants. Distance, 37 kilomètres, par Saint-Cyr, Bois d'Arcy, Neuilly, Les Vaux de Cernay, Dampierre et Saint-Cyr.

1. M. Hugentobler (HCP), en 1 h. 52 m. 25 s. ; 2. Trébah, à 150 m. ; 3. Achard, à 1 h. 53 m. 10 s. ; 4. Boutault ; 5. Martial ; 6. Her og ; 7. Lecomte ; 8. Marion ; 9. Bernard ; 10. Bour.

Le Circuit de Dampierre. — Le Vélo Club de Levallois a fait disputer, sous les règlements de l'U.V.F., une épreuve réservée aux licenciés de seconde catégorie. Distance 40 kil. (Versailles-Dampierre-Versailles).

Résultats : 1. Blane-Garin (CASG), 1 h. 37 m. ; 2. Miscoquin, 3. Pain, 4. Canteloube, 5. Gros-lindon, 6. Baspeyras, 7. Sallier, 8. Grangeaud, 9. Copin, 10. Cantis, 20 partants.

### ATHLÉTISME

Au Stade Français. — Résultats : 300 mètres seniors. Smet, 37 s. 100 yards, Hemmi (S.F.), 10 s. 4/5. Saut en longueur, Chio (R.C.F.), 6 m. 40. Lancement du poids, Messerschmidt (S.F.), 11 m. 26 s. 200 yards, Hemmi (S.F.), 20 s. 4/5. 1.000 mètres relais, 1. C.A.S. Generalia (Beudon-Yvelin-Devic-Smet) ; 2. C.G. d'entraînement, 300 m. handicap, Leiden (10), 39 s. 2.000 m. handicap, Besson, 6 s. 3/5.

### NATATION

Les Critériums de l'U.S.F.S.A. — Résultats de la seconde journée : 50 m. (pupilles), 1. J. Lemoine (Libellule), 47 s. ; 100 mètres (Critérium), 1. Mayard (Libellule), 1 m. 27 s. ; 100 mètres (sur le dos), 1. Melot (Libellule), 150 mètres (handicap), 1. Labarre (Libellule, scratch), 250 mètres relais, handicap, 1. Libellule, 30 s. ; Labarre-Capouat, Brastier-Mayaud-Mestier et L.A.N., 30 s. (François-Bachelard-Lecol-Berdi-Avill).



LES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre ont donné, avant-hier, à Buckingham Palace, un dîner intime auquel assistaient : S. A. R. la princesse Mary, duchesse douairière d'Abercorn, comte et comtesse de Maresfield, lord et lady Clinton, sir Ronald et lady Graham, Mrs Whitelaw-Reid, Mr et Mrs Headlam, comte Stanhope, lord Eustace Percy et sir Hubert Parry.

— S. M. la reine d'Angleterre a reçu, à l'occasion de ses noces d'argent, un don important qui lui a été offert par les Dames hindoues, pour créer une maison d'éducation destinée à élever les enfants des soldats de l'Inde tombés au champ d'honneur.

CORPS DIPLOMATIQUE

— De Buenos-Aires, on annonce que M. J. Lemier, ministre de France, qui va quitter ce poste, a pris congé du président Irigoyen.

INFORMATIONS

— Mme W. S. Sims, femme du vice-amiral américain Sims, a assisté au baptême du premier contre-torpilleur d'une série nouvelle.

NAISSANCES

— Mme Pierre Rieu de Montvillain a mis au monde, à Nantes, une fille qui a reçu le prénom de Monique.

— La vicomtesse R. de La Baume a donné le jour à un fils : Olivier.

FIANÇAILLES

— On annonce les fiançailles de Mlle Suzanne Davidoff, fille de M. et de Mme Serge Davidoff, avec le capitaine Aubrey Moss, aide de camp du général sir J. Monash, commandant du corps d'armée australien en France.

MARIAGES

— En la chapelle du château de Touvet (Isère) vient d'être béni, dans l'intimité, le mariage du comte Pierre d'Auray de Saint-Pois, maréchal des logis au 7<sup>e</sup> chasseurs, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Stéphanie de Marciou.

— Ces jours derniers, à eu lieu, à Bordeaux, le mariage de Mlle Marie Lieby avec le sous-lieutenant au 3<sup>e</sup> zouaves Reynaudet, chevalier de la Légion d'honneur, trois fois cité.

La bénédiction nuptiale a été donnée par Mgr Adam, des Pères du Saint-Esprit, cousin de la mariée.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De Mlle Serre-Renoult, décédée au château de Meursault (Côte-d'Or). Elle était la mère de la baronne de Montbrun.

Du docteur Serge Burnier, fils aîné du directeur de la Gazette de Lausanne, qui était, depuis trois ans, assistant à la Maternité de Paris et a succombé, à Lausanne, à la suite d'une courte maladie.

Du baron Edouard de Vilmarès, ancien zouave pontifical, décoré de la médaille militaire et de la croix de Mentana, décédé au château de Boissy (Pas-de-Calais), à soixante-cinq ans. Il avait épousé Mlle de Laage de Bellefaye.

Du lieutenant Pierre de Certain, tombé glorieusement à vingt-trois ans, cinq fois blessé, cinq fois cité. Il était le fils du lieutenant-colonel et de Mme de Certain, née de Lavenne de Schamps.

Du lieutenant Maurice Gautheron, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, commandant la 2<sup>e</sup> batterie du 248<sup>e</sup> régiment d'artillerie, cité à l'ordre de l'armée, mort pour la France.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures ; 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

**BIARRITZ**  
SAISON TOUTE L'ANNEE  
MER, MONTAGNE, GOLF, THERMES SALINS

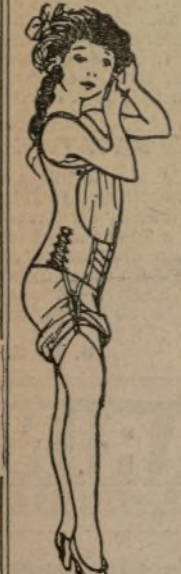
Le secret pour vendre mieux et meilleur marché est d'avoir acheté avant la hausse et de ne pas spéculer.  
« Tommy », bottier, vous en donne l'exemple. Cinq et dix francs meilleur marché que n'importe où ! 1, rue de Provence, 23, rue des Martyrs, 81, passage Brady, et 44, rue Saint-Placide. Maison à Trouville.

**L'Etat de Massachusetts remercie la France**

L'Etat de Massachusetts a envoyé au président de la République française un extrait officiel d'une résolution de reconnaissance pour l'attribution de la croix de guerre à ses ressortissants.

Cette résolution dit notamment : « L'Etat saisi avec empressement l'occasion offerte par la généreuse action de la République française pour se porter garant que, de même qu'autrefois les hommes de France ont combattu côte à côte avec ses fils en ce pays pour un commun idéal de bonheur humain, de même aujourd'hui, au commun service de la même grande cause, seront dépensées pour la France les forces physiques et morales du Massachusetts. »

**LE CORSET JUVENIL**



Les plus grands dangers viennent de ce que, souvent, on fait porter aux jeunes filles un corset beaucoup trop tôt, et plus tard beaucoup trop serré.

Le garçon devient un homme fort sans l'aide du corset. La jeune fille possède les mêmes muscles, elle a le même thorax, les mêmes poussoirs : laissez-leur la plus grande liberté.

Le JUVENIL, loin d'être une cuirasse qui étouffe les muscles et les allonge par l'inaction, donne au contraire un élan nouveau à ces jeunes organes épris d'activité.

Le JUVENIL laisse l'enfant croître, le laisse vivre, respirer, courir, manger, digérer.

Il s'adresse à l'adolescence de 6 à 20 ans et son prix varie suivant les âges de 18 fr. à 29 fr. 50.

Le demander partout, FRANCE ET PARIS, 200 DÉPÔTS  
Nous demander la liste avec notice à  
Corseterie spéciale de France, 18, r. Tailbout, Paris  
ORTHOPÉDIE - CONSULTATIONS 9 H. à MIDI

EXCELSIOR  
NOS TROUPES ONT REPRIS HIER CHATEAU-THIERRY



LE PONT SUR LE CANAL, APRÈS NOTRE DÉFENSE, IL Y A UN MOIS

Les troupes françaises, dans un admirable élan, viennent de reprendre Château-Thierry. Les Allemands y étaient entrés le mois dernier après un furieux combat. Le défenseur de la ville disait

alors que cette défense avait été la plus dure qu'il eût vue au cours de sa vie militaire, pourtant longue et glorieuse. Voici une des dernières photos qui furent prises alors dans la ville reconquise par nous.

B L O C - N O T E S

A force d'entendre dire que le journalisme menait à tout, certains individus peu scrupuleux ont élu cette profession pour faire plus commodément leur chemin dans le monde. On sait avec quelle facilité un aventurier peut se camoufler en publiciste. Pour maint forban, la symbolique plume d'oie glissée sur l'oreille est un talisman contre le mauvais sort, un gris-gris qui possède la vertu magique de Nénette et de Rintintin.

Après des années de patience, les écrivains pour qui le journalisme représente autre chose qu'un alibi ont décidé de se grouper et de « délimiter », comme on le fit jadis pour les vignobles de la Champagne, les diverses zones de gazetiers actuellement confondues pour le plus grand déshonneur de la profession.

Pour se rendre compte de l'étendue du désastre, il faut lire la déclaration des devoirs du véritable journaliste, telle qu'a été obligé de la formuler le conseil de discipline de cet excellent groupement corporatif. La qualité de ces recommandations prouve, hélas ! avec quelle indiscrétion les brebis galeuses avaient envahi la bergerie. Le vrai journaliste, affirme ce document, doit s'interdire le chantage, l'abus de confiance, l'escroquerie, la violation du secret professionnel. Il ne doit pas se laisser acheter. Il ne doit pas être à la solde d'un tenancier de tripot. Il ne doit pas dévaliser ses confrères, ni leur voler leur place en offrant de l'occuper à meilleur compte, etc.

Quelle humiliation ! Ne croirait-on pas entendre les conseils de Mme de Bois-Flotté à son fils Arthur, au moment d'entrer dans le salon des Brossarbourg : « Montre-toi homme du monde et homme d'esprit ; si M. de Brossarbourg, ton futur beau-père, te présente sa main grande ouverte, ne t'adonne pas au plaisir facile d'y laisser tomber un crachat ; ne retire point tes chaussures, à moins que tu n'en sois prié instamment ; ne prends pas ta viande à pleine main ; ne lèche pas de ta langue la sauce restée en ton assiette ; ne relève point les jupes de la domestique et ne te mouche pas dans les rideaux... »

Quelle tristesse de constater, aujourd'hui, qu'Arthur de Bois-Flotté sortait d'une salle de rédaction et qu'il avait fini par devenir courcier mondain !...

EMILE.

L'Indépendance belge

La fête de l'Indépendance de la Belgique fut célébrée, hier, à Versailles, au milieu d'un émouvant enthousiasme.

On songeait au dévouement des soldats du roi Albert. On évoquait le martyre des Belges demeurés dans leur pays.

Il y a quelques jours à peine, les *Nouvelles de La Haye* nous apprenaient qu'à Liège les Allemands avaient frappé avec des knouts des ouvriers des usines Cocke-rill pour les forcer à révéler l'endroit où de grandes quantités de cuivre avaient été immergées dans un canal.

Les victimes restèrent héroïquement muettes, mais certains de leurs amis, plus sensibles qu'eux-mêmes à ce martyre, donnèrent les indications qui devaient désarmer les bourreaux.

En lisant des faits si révoltants, on se remémore les dernières paroles prononcées par le comte d'Egmont dans le drame écrit par le plus grand poète allemand.

Au fond du cachot où la jeta le duc d'Albe, l'écrou oppresseur des Flamands, il croit apercevoir la déesse de la Liberté, et il s'écrie :

— Elle marche devant moi, les pieds teints de sang, les plis flottants de sa robe souillés de sang !

Et, s'adressant en imagination aux Bruxellois :

— Accours, brave peuple ! la déesse victorieuse te guide ! Comme on voit la mer rompre ses digues, rompez, démolissez tous

ensemble le rempart de la tyrannie, rejetez-la hors du sol qu'elle usurpe insolemment ! Que les Allemands tremblent ! C'est un prophète, c'est leur plus illustre compatriote, c'est Goethe qui a parlé !

La bière à Munich

Les Munichois sont affreusement mélancoliques.

Le prix de la bière a beaucoup augmenté. Les brasseurs parlent de la majorité encore de 17 marks par cent litres. C'est l'abomination de la désolation.

Les autorités militaires ont invité les brasseurs à surseoir à leur décision, car on craint des émeutes.

La bière, à Munich, est plus qu'une habitude, plus qu'un besoin, plus qu'une nécessité : c'est une religion.

Dans les brasseries, le peuple entier communie dans le culte de la bière. Chaque corporation dispose d'un certain nombre de tables au-dessus desquelles l'emblème professionnel est pendu au plafond : un minuscule chariot indique les places réservées aux camionneurs, une roue ailée celles qui sont retenues par les employés de chemins de fer, un marteau les sièges sur lesquels les métallurgistes viennent s'asseoir.

Les plus hauts personnages se mêlent dans les brasseries aux artisans les plus modestes. Un garçon vous avertit de ne pas prendre telle chaise parce que le ministre des Travaux publics va l'occuper dans un instant. Les puissants et les humbles se coudoient là comme à la messe.

Les buveurs font couramment le pari d'ingurgiter vingt, trente litres en une soirée. Inutile de dire qu'ils sortent frémissants pour libérer leur estomac.

Dans les brasseries de basse catégorie, on voit souvent une demi-douzaine d'ouvriers attablés autour d'un seul hanap énorme rempli de bière. Ils y trempent leurs lèvres à tour de rôle, et cette promiscuité est pour eux un divin plaisir.

Les Bavarois acceptent de donner leurs enfants et leur argent pour la gloire du roi de Prusse. Mais, si on les prive de bière, ils sont capables de se révolter.

Protocole

On a beaucoup remarqué, au procès de la Haute Cour, le protocole qui préside à la distribution des rafraîchissements.

Au président du tribunal, c'est-à-dire à M. Antonin Dubost, l'huissier à chaîne apporte sur un plateau d'argent une boisson dorée. Ce doit être une sorte de grog au moyen duquel celui qui dirige les épineux débats entretient sa vigueur.

À chaque témoin qui dépose l'huissier apporte de même sur un plateau d'argent un simple verre d'eau. Il laisse le plateau jusqu'à ce que le témoin ait bu. Une enveloppe de papier placée sur le verre le préserve de la poussière.

À l'inculpé on offre un verre d'eau sans enveloppe de papier. Et l'huissier enlève le plateau avant même que M. Malvy ait trempé ses lèvres dans le verre. Si l'ancien hôte de la place Beauvau a noté ces détails, il doit en être un peu mortifié.

Gaston

M. René Benjamin, l'auteur bien connu de *Gaspard*, est allé faire, ces temps derniers, des conférences en Angleterre, où il a été fort applaudi.

Son livre célèbre, qui obtint le prix Goncourt en 1915, a été excellemment traduit, et son héros, marchand d'escargots de la rue de la Gaîté, est très populaire en Grande-Bretagne.

Pourtant, le prénom de Gaspard n'est pas très familier à nos amis d'outre-Manche.

Récemment, un Anglais se fit présenter au romancier français et lui dit :

— Monsieur Bijémin — il éprouvait

quelque difficulté à prononcer le nom de notre compatriote. — monsieur Bijémin, je suis ravi de vous voir. Vous avez écrit une œuvre que tous les Anglais savent par cœur. Il n'est pas chez nous de personnage plus universellement connu que votre Gaston !

M. René Benjamin, qui lui-même conte cette anecdote, eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. Il fut néanmoins fort touché des félicitations de son admirateur.

Rhétorique

Dans une belle église des environs de Paris, une explosion voisine a fait éclater d'admirables vitraux anciens. En particulier, une divine rosace du treizième siècle a beaucoup souffert.

Sur un écriteau, à la porte de l'église, on lit : *Le service religieux se fera dans la chapelle du Sud jusqu'à ce que soient réparés les vitraux tombés pour la France.*

En vérité, on ne comprend pas bien comment ces verrières sont tombées pour la patrie. Il y a là une très hasardeuse assimilation de ces œuvres d'art avec les héros qui meurent sur le champ de bataille.

Les vitraux n'ont pas été brisés pour le bien du pays, mais, au contraire, à son grand dommage. Et si la commission des monuments historiques, qui a la charge de cet édifice, avait fait son devoir, c'est-à-dire si elle avait fait déposer les précieux panneaux, il ne serait nul besoin aujourd'hui de recourir à une fâcheuse rhétorique pour pallier une négligence trop réelle.

Il est d'ailleurs encore temps de sauver ce qui reste de la rosace endommagée, et l'on devrait y songer sans retard.

Foi punique

Un vapeur anglais rencontrait récemment sur sa route un sous-marin allemand qui avait souffert de fortes avaries.

Sur le pont, l'équipage, bras en l'air, appelait au secours. Le vapeur s'arrêta ; le capitaine décida qu'il recueillerait les hommes, puis coulerait le sous-marin.

Avant de commencer le transbordement :

— Tout le monde est là ? demande-t-il au commandant allemand.

— Au grand complet ; d'ailleurs, voici la liste de l'équipage.

En effet, pas un matelot ne manque. Pourtant dans les profondeurs de la coque on entend frapper des coups sourds. On descend, et que trouve-t-on : quatre marins anglais enfermés et ligotés ! Les Allemands avaient rêvé de les faire envoyer au fond de la mer, tandis qu'eux-mêmes seraient sauvés par un navire britannique.

Contre l'influenza

Eternuez ! Eternuez ! Rien ne vaut, paraît-il, pour les voies respiratoires, un éternuement émis suivant les règles. Cette saine secousse permet de narguer, disent certains docteurs, toutes les maladies en général, et l'influenza en particulier.

Dans l'ancienne Grèce, l'éternuement était considéré comme un bon signe. On en tirait le meilleur présage dans les assemblées publiques.

Aujourd'hui les gens bien élevés s'efforcent de réfréner leur envie d'éternuer.

Des savants affirment cependant que cette libération des voies respiratoires prévient chez les enfants les végétations adénoïdes. Mais il faut savoir éternuer. C'est un art, et l'instinct n'y suffit pas.

Aussi vient-on de fonder à Londres des cours d'éternuement où l'on donne un enseignement théorique d'abord, puis abondamment pratique — grâce à une poudre sternutatoire.

Etrange école !

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

Opéra. — M. Jacques Rouché donnera, l'hiver prochain, *Les Indes galantes*, de Rameau, et *Le Triomphe de l'Amour*, de Lulli. MM. Dresca et Delthomas ont terminé les maquettes de ces deux ouvrages.

LA JOURNÉE :

Comédie-Française, 8 h., *le Luthier de Crémone*, *Il ne faut jurer de rien*.  
Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 1 h. 30, *Louise* ; 8 h. 30, *Madame Butterfly*.  
Palais-Royal, 8 h. 30, *Botru chez les civils*.  
Renaissance, 8 h. 30, *Pierrot et Patapon*.  
Th. Antoine, 8 h. 30, *A votre santé*.  
Edouard-VII, 8 h. 45, *la Folle nuit*.  
Th. Albert-1<sup>er</sup>, Every evening, à 8 h. 30, English players, in english plays, *Smith*.  
Scala, 8 h. 30, *le Papa du régiment*.  
Th. Cadet-Rousselle, (Louv. 37-10), 8 h. 30, *Mind your Pips*, revue ; à 3 h., concert, ballets.  
Grand-Guignol, 8 h. 30, *Au Rat mort*, *le Triangle*.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30, la revue *Quand même !* Samedi et dim., matinée.  
Olympia, (Centr. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spect. de music-hall : *la Romanichelle* (ballet).  
Eldorado, 2 h. 30 et 8 h. 15, *l'Entôleuse*.

La Société de secours aux blessés militaires

La Société française de secours aux blessés militaires a tenu hier son assemblée générale, sous la présidence du vice-amiral Touchard. Le rapport a été présenté par M. le comte Daru, secrétaire général adjoint.

De ce rapport il résulte que, depuis le 2 août 1914 jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1918, la Société a dépensé 158.692.000 francs. Le chiffre des journées d'hospitalisation s'est élevé à 35.001.699.

La Société entretient 163 infirmeries ou cantines de gare et 164 cercles de soldats. Pour lutter contre la tuberculose, elle a ouvert 13 dispensaires ou hôpitaux spéciaux. 4 de ces hôpitaux survivront à la guerre.

La Société dispose d'un personnel de 18.846 infirmières brevetées et d'environ 12.600 auxiliaires. Sur ce nombre, plus de 3.500 sont en service dans les hôpitaux militaires sur le front, à Paris ou en province ; 40 sont à Salonique ; 12 sont au Maroc.

Depuis la déclaration de guerre, 11 ont été tués et 20 blessés par bombardement. 30 ont succombé aux suites d'affections contagieuses contractées au chevet des soldats malades. 3 ont reçu la Légion d'honneur ; 212 la croix de guerre ; 892 la médaille des épidémies. 154 ont été affectées à l'accompagnement des trains d'évacués et ont accompli 77 voyages.

L'assemblée s'est terminée par un vote de remerciements à la Croix-Rouge américaine ainsi qu'à l'Angleterre, aux Etats de l'Amérique du Sud et à nos possessions d'outre-mer pour l'aide apportée à la Société dans l'accomplissement de sa tâche.

La grippe fait des ravages en Suisse

GENÈVE, 21 juillet. — La grippe fait de grands ravages parmi la garnison de Genève. En deux jours, on a enregistré 11 décès, et une dizaine de malades sont en core dans un état si grave qu'on craint une issue fatale.

À l'école des recrues, qui a été licenciée hier, sur 200 soldats, 24 seulement ont pu regagner leurs foyers.

Le professeur Lubarsch, directeur de l'Institut bernois de pharmacologie, publie les résultats de quatorze autopsies. Il écrit : « Il s'agit surtout de jeunes hommes de seize à trente ans fortement constitués et qui ont succombé à une pneumonie due à la grippe. À l'autopsie, nous avons reconnu des symptômes pareils à ceux de la diphtérie. Dans les voies respiratoires et dans les canaux des bronches il se forme des peaux blanches et les malades succombent par étouffement. »

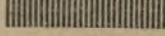


Parce qu'elle est la plus veloutée vous emploierez la POUDRE de riz de LUZY

Se vend en 8 teintes :

1 fr. 25, 2 fr. 75, 5 frs, dans tous les magasins bien assortis

GROS : 44, rue des Mathurins, PARIS



Adopté par la presque totalité des marques de véhicules de Poids lourds et de Voitures de Tourisme, le

Carburateur ZENITH

est utilisé sur la plupart des modèles d'Avions des Armées françaises et alliées.

Société du Carburateur ZENITH

Siège social et Usines : 51, chemin Foch, LYON

Maison à PARIS, 15, rue du Dénarcadre

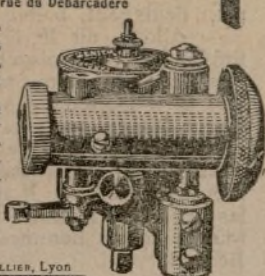
Branches et Succursales : LYON, PARIS, LONDRES

MILAN, TURIN, DETROIT, NEW-YORK

Le siège social, à Lyon, répond par courrier à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.

ENVOI IMMÉDIAT DE TOUTES PIÈCES

Publ. G. BERTHILLIER, Lyon



SOMMES ACHETEURS

de matériel de travaux publics, locomotives, voies, wagonnets et tous accessoires et fournitures pour chantiers de constructions. Ecrire : Américains, boîte 38 R. P.

N. B. — Seules les offres sérieuses avec option seront prises en considération

PASTILLES MIRATON  
Constipation  
CHATELGUYON 250

CREME MARGUERITE IEMPLEY  
d'HORTYER-PARIS  
Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.  
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.